CHAPITRE I

Ses grands-parents habitaient au bord de la mer. Ils ne se lassaient jamais de faire remarquer qu'ils habitaient là où les autres partaient en vacances. C'était ce que la grand-mère disait aussi ce matin-là en versant un deuxième café au grand-père, sous la véranda. Il lui fit signe de s'arrêter d'un mouvement de la main. À côté de lui, Jenny hocha la tête, se balança un peu sur sa chaise et examina le rebord de la fenêtre. Les trésors de la grand-mère y étaient soigneusement alignés : une poupée en bois de Hongrie, un vase avec des plumes de paon aux yeux bleus, un collier en perles de corail couleur flamme, enroulé comme un serpent dans un écrin ouvert. Un oursin était posé un peu à l'écart. Il était creux, et seul le lacis de pores bossus qui l'enveloppait trahissait l'endroit où ses épines s'étaient un jour trouvées. Elles étaient tombées avec le temps, un tas de piques noires inutiles.

Au cours des rondes qu'elle faisait l'après-midi, la grand-mère les avait ôtées du rebord de la fenêtre jour après jour, en même temps que les pétales fanés et les branches sèches. Au bout d'un moment, l'oursin s'était trouvé nu, un reliquat figé. Il venait de Yougoslavie. Il y avait de cela des années, avant que la petite fille ne soit de ce monde, la grand-mère y avait accompagné des enfants malades en cure, des enfants avec de graves maladies des voies respiratoires supérieures. Ç'avait été sa seule fois en avion. Comme pour le prouver, elle conservait

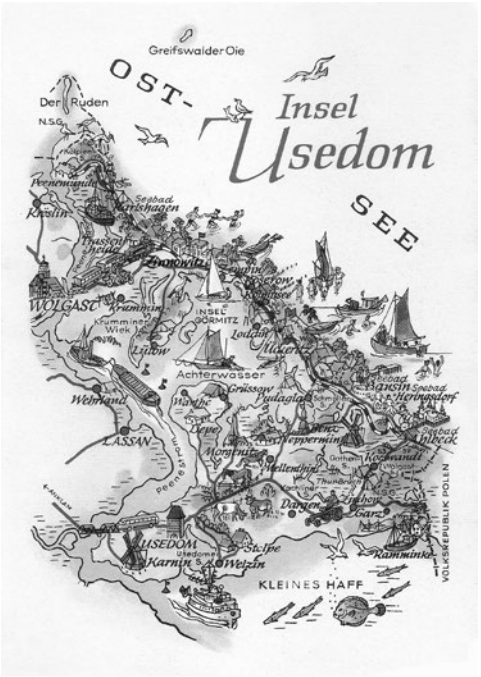
dans un tiroir une carte postale en noir et blanc. La photo montrait un avion devant un long bâtiment moderne et des dames en uniforme avec des lunettes de soleil, qui saluaient depuis l'escalier d'embarquement comme une délégation officielle un jour anniversaire.

Jenny s'était demandé si elles étaient sur le point de partir ou en train de rentrer. La grand-mère avait raconté qu'en Yougoslavie on pouvait voir des hippocampes en nageant, de petits bancs de traits dansants dans une mer bleu-vert, transparents comme de la gelée. L'hippocampe était l'animal qui figurait sur le blason de Zinnowitz, un spécimen délicat. Jaune sur fond bleu marine, il souriait depuis les banderoles qui s'agitaient autour de la rotonde sur la promenade, depuis les maillots exposés dans la vitrine d'un kiosque, depuis la porte du bureau de la municipalité où les vacanciers s'acquittaient de leur taxe de séjour. Mais Jenny n'en avait encore jamais vu dans la mer, alors même qu'elle les cherchait souvent des yeux depuis que la grand-mère lui en avait parlé.

« Oui, nous habitons là où les autres partent en vacances », répéta le grand-père. Il reposa l'*Ostsee-Zeitung*, le journal de la Baltique, et regarda par la fenêtre comme si elle donnait sur la mer.

L'appartement des grands-parents était situé au premier étage d'une villa élancée. Jenny leva la tête. Dehors, la voisine passa la porte du jardin et s'engagea dans la rue vallonnée. Elle portait une blouse constellée de fleurs violettes, qui pendait depuis ses épaules en donnant l'impression de ne plus toucher après cela le corps sec qui se trouvait en dessous. Son chien lui sautait dessus en aboyant. Quelques goélands raillaient dans le ciel, mais on ne voyait, n'entendait rien de l'eau. La laisse de mer passait un petit kilomètre plus loin, à la

même distance que les roseaux de l'Achterwasser, une anse du Peenestrom, le bras de mer qui séparait l'île du continent.



L'Achterwasser débutait très soudainement, sans la transition d'une dune ou d'une forêt de pins. Elle s'étendait au bout d'une rue pavée dans le bas village, exposée et anodine. Une fois, au printemps, Jenny s'était tenue sur l'appontement auprès des pêcheurs avec son grand-père et avait regardé fixement les fils sans vie. Tout le monde s'était tu pendant un long moment. C'est rare que les adultes se taisent ensemble, avait pensé Jenny. Elle avait regardé l'eau sans pouvoir croire que, sous la surface luisante, quoi que ce soit fût en vie. Strictement rien ne bougeait. Même les tiges des

roseaux se dressaient dans la vase de la rive comme si quelqu'un les y avait fichées. Pour finir, Papi avait fait quelques commentaires en patois. À propos des poissons, du temps et du vent, quoiqu'on ne sentît pas l'ombre d'une brise. L'un des hommes renfrognés avait répondu par monosyllabe en faisant des mouvements de tête brusques comme le flotteur lorsqu'un poisson mord. Il portait la même casquette que beaucoup d'hommes sur l'île. Le modèle en velours côtelé foncé, posé sur son toupet brossé en arrière, coiffait aussi mon grand-père. Les visières noires leur donnaient l'air de casquettes de capitaine. Tant de capitaines et pas un bateau à l'horizon. Jenny regardait une petite armada de barques couchées dans un bassin délimité par des piquets en bois, un peu plus au nord, arrimées et à moitié remplies d'eau. Au-dessus, une langue de terre s'avançait dans l'eau. C'était la presqu'île de Gnitz, sur laquelle on avait trouvé du pétrole. Les pompes travaillaient toute l'année, hochant leurs têtes nuit et jour.

Le grand-père avait sorti la main droite de sa veste en cuir et pointé au-dessus de l'eau saumâtre. « Là-bas, c'est le continent », lui avait-il dit. Sur l'autre rive, le clocher tronqué de Wolgast dépassait des roseaux, sa pointe avait été détruite par un feu longtemps auparavant. Il n'était pas loin.

Jenny trouvait l'Achterwasser ennuyeuse. Rien ne la distinguait des lacs de l'île ou du bassin d'extinction incendie à côté de la gare de Wolgast. Il y avait toujours un autre côté. On le discernait à l'œil nu. Les nombreux lacs intérieurs de l'île, il suffisait d'une longue promenade pour en faire le tour. Elle s'était souvent demandé pourquoi, en allemand, on donnait à ces eaux le même nom qu'à la mer : « *See* ». Pour elle, c'était des fosses

remplies d'eau. Alors que la mer, c'était le grand large, quand l'horizon allait jusqu'au ciel. *La mer*, au singulier, ne laissait aucune place au doute : elle était unique, et Jenny voyait cette mer mondiale relier entre elles les côtes de toutes les îles et de tous les pays, jusqu'en Yougoslavie où les hippocampes autrefois implantés ici s'étaient probablement expatriés — ou plutôt exmarinés — des siècles auparavant.

Papi donna le signal du départ et elle glissa de sa chaise.

« Vous avez mis de la crème ? » demanda la grand-mère au moment où ils mettaient tous deux leurs sandales dans le couloir.

« Oui », répondirent-ils aussitôt en chœur. Mais cela ne servit à rien. La grand-mère étalait déjà de la crème blanche sur le visage de Jenny. « Par sécurité », dit-elle soucieuse.

Ils partirent enfin. La grand-mère ne venait pas, elle s'occupait de la maison.

Pour ne pas devoir traverser le village bondé de vacanciers, ils prirent par la forêt. Ici, ils ne croisaient que des personnes que le grand-père saluait. Il touchait brièvement de l'index le ruban de sa casquette de capitaine qu'il n'enlevait pas, même par cette chaleur. Il portait dans la main gauche un sac en raphia avec les serviettes. Jenny entourait de ses bras le paravent de plage. Elle était à peine plus grande que le fagot de tiges en plastique reliées par un tissu fleuri. Comme des boutons de cuir accrochés trop bas, ses yeux étaient fichés sous la ligne en demi-cercle de la frange que sa mère lui refaisait une fois par mois. Une enfant-centre-du-monde insatiable, toujours loin devant, une bonne marcheuse, comme disait le grand-père.

Il commença bientôt à poser des questions. Quelle hauteur pouvaient bien atteindre les vagues aujourd'hui. À quelle température était l'eau. À quelle distance on voyait. Jenny se demandait si une forte houle améliorait ou dégradait la visibilité, si les vagues étaient plus hautes dans l'eau chaude que dans l'eau froide ou bien si on voyait plus loin lorsque la température de l'eau était élevée. Il devait y avoir un rapport entre ces différentes possibilités. Une chose devait en amener une autre, une combinaison spécifique de deux réponses était certainement plus vraisemblable, l'une rendant l'autre un petit peu plus probable.

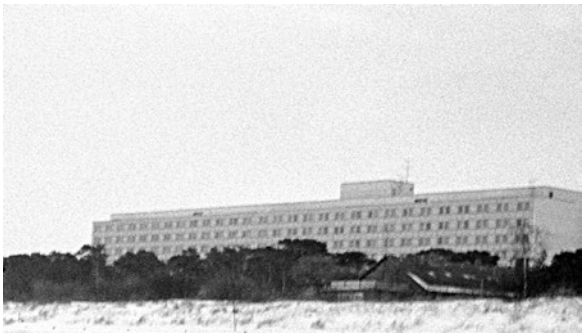
« Je mise sur une houle moyenne », dit le grand-père et il la regarda avec un air de défi. « Une très bonne visibilité », continua-t-il, et Jenny hocha la tête. « Et » — il s'interrompit un moment et dit ensuite, avant qu'elle ne soit arrivée à un résultat, comme s'il jouait quitte ou double — « et une température de dix-huit degrés Celsius. »

Il aimait jauger, miser, deviner. Il faisait des paris sportifs en hiver, jouait aux dés en été, et, dans l'intervalle, au skat entre hommes ou au jeu du moulin avec la grand-mère. Pour lui, le jeu était un calcul qu'il faisait, une équation avec des variables, une estimation de probabilités. Il enseignait les mathématiques dans le seul lycée de la commune. Il avait rendu les bulletins quelques semaines auparavant. Jenny se représentait tous les yeux dirigés vers lui dans la salle de classe torride, personne ne disant mot, le grand-père qui prenait les cahiers de la pile, les uns après les autres, en lisant les noms à voix haute, les enfants qui se levaient tour à tour — les meilleurs d'abord, les plus mauvais en dernier — et, une fois qu'il ne restait plus de cahiers, le grand-père qui énonçait la

moyenne de la classe et qui envoyait les garçons et les filles en vacances avec un problème à résoudre.

Le paravent creusait de plus en plus profondément l'épaule de Jenny. Mais elle ne changea de bras qu'une fois arrivée au marronnier, comme elle se l'était fixé. À partir de cet endroit, ce n'était plus très loin. Ils atteignirent bientôt les pins en drapeau dont le grand-père disait qu'ils fuyaient le vent. De fait, obliques et tordus sous l'effet du vent marin, ils louchaient dans une seule direction. Ils ne se souciaient pas de la symétrie des autres conifères et ne pouvaient servir d'arbres de Noël. Leurs innombrables petites épines absorbaient les pas. Cela rappelait à Jenny le tapis épais dans le hall d'entrée de l'*Octobre rouge*. L'immense centre de vacances pour les employés de la Wismut se trouvait à l'autre bout du village, un large caisson dont les fenêtres en nombre incalculable fixaient aveuglément la mer comme des casiers.

Le fait que cette façade ne soit pas rouge, mais bleu clair comme un bassin de natation, plaçait Jenny face à une énigme du même genre que celles des lacs-mers sur l'île ou de l'hippocampe sur le blason. Et puis, il régnait à l'*Octobre rouge*, qu'ils traversaient de temps en temps, une étrange atmosphère : dans le foyer généralement vide



se tenaient des fauteuils club en velours bleu qui semblaient s'entretenir les uns avec les autres, et l'air était lourd de parfum. Pour Jenny, l'*Octobre rouge* était une contradiction, quelque chose d'aussi illogique que les explications sommaires des adultes lorsqu'ils exigeaient qu'on suive leurs ordres sans rétorquer. Car un « pourquoi » était toujours suivi d'un « parce que », et le fait qu'il n'y ait aucune explication identifiable au nom *Octobre rouge* démontrait le pouvoir de tous les « parce que ». Ce « parce que » était l'arme secrète des adultes. Même la fois où Jenny avait demandé à sa mère pourquoi son père dormait dans le salon, elle n'avait rien dit d'autre. Le grand-père était le seul à ne jamais dire « parce que ».

Les épines étaient de plus en plus clairsemées et par en dessous brillait le sable fin de la Baltique dont les grands-parents étaient aussi fiers que si c'étaient eux qui l'avaient apporté ici des années auparavant et répandu petit à petit avec des brouettes.

Elle enleva ses sandales, noua ensemble les lanières et les pendit entre son pouce et son index. Papi attrapa le paravent sans dire un mot et emprunta le sentier qui passait la dune. Jenny avançait derrière lui au ralenti, les yeux rivés sur ses orteils nus qu'elle enfonçait à chaque pas plus profondément dans le sable. On pouvait entendre les cris des gens et le grondement de la mer. Les questions de Papi allaient maintenant s'éclaircir. Elle attendit encore un moment, finit par redresser la tête, leva le regard.

Elle avait devant elle l'étendue bleue. Elle se tourna des deux côtés pour en appréhender les dimensions, un panorama en trois bandes. Le sable en bas, au-dessus deux gradations de bleu, la plus sombre au centre. Les crêtes d'écume s'élançaient comme de petits bateaux

en papier qui chaviraient immanquablement. Elle plissa les yeux et scruta la bande la plus large pour déterminer si, à un endroit, les vagues finissaient et l'eau s'aplanissait. Elle découvrait sans cesse un nouveau point scintillant qui pouvait être une vague lointaine aussi bien qu'un reflet du soleil.

« Je suis là », lança Papi en lui faisant signe. Il s'était déjà déshabillé, un corps tout bronzé dans le mélange bariolé des gens, des ballons et des serviettes de bain. La plage était pleine. Toute la République était en vacances d'été. Les locaux se partageaient maintenant la mer avec les vacanciers. Le grand-père planta le paravent fleuri et fit attention à garder un coin d'ombre pour le sac à provisions. Jenny laissa tomber ses sandales à cet endroit et commença à se déshabiller.

Sur la plage, tout le monde était nu. Les seuls à rester habillés étaient quelques Saxons coincés et les enfants du foyer catholique Sankt-Otto. Ils construisaient leurs châteaux derrière un panneau dans un secteur de la plage clairement délimité et changeaient d'habits sous leurs serviettes. Les sacs en plastique bruissaient quand ils y rangeaient leurs affaires mouillées.

Le grand-père scrutait au-dessus du paravent et évaluait la visibilité. Il ne s'était pas trompé et il avait l'air satisfait. Le temps était clair et l'horizon traçait dans le champ de vision une arête nette, sur laquelle trônait à gauche l'île d'Oie avec le phare. Elle avait l'air si proche aujourd'hui qu'on aurait cru pouvoir l'atteindre à la nage. Parfois au contraire elle sombrait dans le tracé gris entre l'eau et le ciel. Quand on voyait l'Oie, la visibilité était bonne. Sinon, elle était mauvaise.

« Bonne visibilité, aujourd'hui », dit le grand-père triomphant en montrant l'Oie du doigt. La petite

île était fermée aux visiteurs. Les embarcations des pêcheurs et des navigateurs ne s'arrêtaient pas au phare. L'Oie n'existait qu'au loin. Un signal pour les bateaux et pour les mesures de visibilité de Papi. Mais l'Oie existait-elle vraiment ? Ce n'était pas totalement clair. Papi avait bien parlé des *fata morgana*, ces îles et oasis qui surgissent dans la chaleur vibrante et se dissolvent lorsqu'on s'en approche. Peut-être l'Oie était-elle aussi une simple *fata morgana* qui disparaîtrait si quelqu'un s'en approchait. Jenny aurait bien tiré cela au clair, mais les grands-parents ne possédaient pas de bateau. Pas même l'un de ces petits canots qui allaient sur l'Achterwasser. Et Jenny ne connaissait personne qui ait un bateau. Sauf les époux Anger, des amis des grands-parents, qui avaient un dériveur. Jenny était allée voir le petit bateau à voile un jour avec le grand-père. Madame Anger était en train de ranger les provisions dans la cabine. Monsieur Anger manipulait la voile, un drap blanc que Jenny aurait bien aimé toucher. Elle était restée sur le pont avec le grand-père et avait essayé de retenir comment étaient les nœuds. Elle savait que les nœuds étaient importants. Que chaque amarre, chaque bateau — et même certainement chaque degré de visibilité et chaque type de houle — avait son nœud. Elle serait bien montée faire un tour. Même sur les eaux ennuyeuses de l'Achterwasser. Mais, avant que Monsieur Anger n'ait largué les amarres, le grand-père était déjà reparti avec elle à la maison, où la grand-mère les attendait avec le café.

Sa famille était immobile. Son père ne conduisait pas de moissonneuse-batteuse à la coopérative. Sa mère ne pilotait ni grue ni tracteur. Les parents de Jenny, tous deux enseignants à Greifswald, ne possédaient

pas de voiture. Ils allaient au travail en bus. À l'école, elle n'avait rien dit lorsque les autres avaient énuméré les véhicules de leurs parents. Comme lorsqu'on jouait avec les cartes routières, le but était de surenchérir à coups de combinaison de lettres et de chiffres. Mandy Sanders mentionna le RS-zéro-neuf, d'autres enfants dégainèrent le W-cinquante ou le ZT-trois-cent-trois. Quand quelqu'un disait *Kasimir*, on se taisait. Le Kasimir s'appelait en réalité K-sept-cents et avait des roues jumelées aussi grandes qu'un homme.

Quand un Kasimir passait dans le village en vrombissant, les Trabant, les Wartburg et les Lada se mettaient sur l'autre voie au bord de la chaussée et le laissaient passer. Jenny avait entendu un jour que le Kasimir était assez fort pour tracter un avion.

« Le Kasimir est assez fort pour tracter un avion », avait-elle glissé au milieu du silence.

Sa famille se déplaçait à pied. Ils attendaient des bus. Ils prenaient le train. Le voyage pour se rendre chez les grands-parents était compliqué. Ils passaient sous des barrières, sous les poteaux qui, au coup de cloche, s'abaissaient sur les fourches en métal avec leurs

rayures rouges et blanches comme des sucres d'orge sur le marché de Noël. Des contrôleurs mâchouillaient leurs sifflets. Des chefs de train appuyaient leurs coudes sur le bord du hublot. Ils avaient l'air de concierges, dans leurs blouses bleues. Le train s'arrêtait à Wolgast, chef-lieu situé sur le continent depuis lequel les membres de sa famille, comme tous les vacanciers, portaient leurs bagages sur l'île par le *Pont de l'amitié* bleu clair. Une fois arrivés de l'autre côté, ils montaient dans un autre train qui, tiré par une locomotive à vapeur, s'arrêtait toutes les deux stations pour faire le plein d'eau. Jenny regardait par la fenêtre le liquide se déverser dans le monstre haletant, noir et luisant. Les parents avaient prévu de rester une semaine avec Jenny et les grands-parents, mais le père de Jenny s'en était allé au bout de deux jours et, le jour suivant, sa mère était partie aussi.

« C'est Rügen », dit le grand-père en pointant du doigt une bande délavée à côté de l'Oie. Rügen était l'autre île. Rügen était deux fois plus grande. Rügen était connue de tous. Face à Rügen, on ne faisait pas le poids, même les grands-parents le savaient. Rügen avait des falaises de craie, des champs de pierres à feu et un port avec une liaison ferry. Mais, surtout, on atteignait Rügen sans changer de train. Les rails des Chemins de fer d'État conduisaient à l'île par une digue de pierres. Elle l'avait vue lorsqu'elle avait été à Stralsund avec sa mère pour visiter le musée maritime. D'obscurs mondes sous-marins s'étalaient derrière des vitres en verre le long d'allées et de galeries infinies. Quand Jenny appuyait sur un bouton, des pierres et des plantes s'éclairaient de couleurs étincelantes. Elle appuyait sur les boutons au hasard, accordait à chaque chose

une brève entrée en scène, à la manière d'un directeur de cirque. Sa mère l'éloigna des vitrines et l'entraîna vers les aquariums de coquillages, de crustacés et de poissons. Les poissons brillaient tout seuls et portaient de drôles de noms : ange de mer impérial, poisson-bannière, chelmon à bec médiocre, poisson cocher. Il y avait même des hippocampes. Et ils étaient bien jaunes.

La galerie principale du musée de la mer avait autrefois été une église. À la toiture de la nef était suspendu un gigantesque squelette de baleine. Elle s'était postée dessous et avait longuement regardé vers le haut, avait fait pousser en pensées de la chair autour des os, l'avait tendue d'une peau bleue et s'était représenté le corps lourd, glissant dans l'océan avec la même pesanteur que la locomotive à vapeur dans les forêts de l'île. Au bout d'un moment, les côtes de la baleine se confondirent avec les nervures de la voûte.

La mère s'était arrêtée devant le panneau explicatif et avait lu quelque chose à voix haute. Comme quoi le squelette appartenait à un rorqual de Finlande qui s'était égaré jusqu'ici. Il avait succombé sur la côte devant l'île d'Hiddensee. *Succombé*, le terme donnait l'impression qu'elle avait duré longtemps, la mort. Le rorqual aurait mieux fait de rester en Finlande, avait encore pensé Jenny alors qu'elle se tenait déjà devant la vitrine des mouettes à regarder leurs pattes rouges en bâton et leurs têtes noires.

Elle demanda au grand-père si, sur l'île d'Usedom aussi, c'était déjà arrivé qu'une baleine s'échoue. Il savait : « En mille huit cent quatre-vingt-quatorze, à Ahlbeck. » Papi s'y connaît décidément en chiffres, se dit-elle, et elle voulut savoir où se trouvait le squelette aujourd'hui.

« On l'a probablement enterré. »

Jenny se représenta des enfants sur la plage d'Ahlbeck qui tombaient sur des os blanc calcaire en creusant le sable. Elle voyait la photo dans le journal : trois enfants qui prennent la pose devant une côte gigantesque, comme des chercheurs avec une dent de mammouth en Sibérie. Trop rageant que les grands-parents n'habitent pas à Ahlbeck. Elle se serait bien fait photographier avec un os de baleine géant. Elle aurait été au milieu de la photo, à distance égale des deux bords, encadrée par le bleu-blanc de l'eau. Pas comme sur les photos que le grand-père avait faites d'elle. Elle figurait toujours sur le côté, comme si elle venait tout juste de se presser à l'intérieur du cadre.

Ces photos étaient le résultat d'un dosage, un compromis entre décor et premier rôle. Comme si Papi n'avait pas su décider s'il voulait photographier la mer

ou Jenny. Avec un os de baleine, elle jouerait le rôle du héros et se tiendrait au centre, comme un pêcheur qui a fait une très grosse prise dans l'*Ostsee-Zeitung*.

« Il y a un type qui nage drôlement loin là-bas. » Le grand-père fixait dans la mer un point brun clair qui s'approchait des bouées étincelantes. Un homme nageait le crawl, levant les bras l'un après l'autre, la tête sous l'eau. Droit devant lui, comme s'il visait l'horizon, sans se retourner une seule fois. Il fut bientôt impossible de distinguer s'il avait déjà dépassé les bouées. Comme son grand-père, Jenny se tourna vers la tour de sauvetage, un bungalow carré qui veillait sur la plage et la mer, perché sur de minces jambes d'acier derrière le filet tendu du terrain de volley-ball.

Un homme était appuyé contre la rambarde et regardait à travers des jumelles. Son maillot était de la même couleur que les bouées. Soudain, il se leva, disparut brièvement dans le cabanon et en ressortit avec un mégaphone gris. Il cala sa main gauche sur sa hanche et, de la main droite, positionna le mégaphone devant sa bouche pincée, comme s'il s'apprêtait à souffler dans une trompette. Il y eut quelques crachotements suivis d'un bref coassement. Jenny ne comprenait pas les sons qui traversaient la plage, mais reconnut au ton brusque

qu'ils étaient destinés au nageur de l'horizon. Un ordre court, répété. La deuxième fois, cela sonna plutôt comme une menace. Puis le silence se fit, tous les yeux étaient dirigés vers la mer. Même les joueurs de volley interrompirent leur partie, se tournèrent vers l'eau et s'alignèrent comme pour le lever du drapeau. Jenny pressa ses lèvres l'une contre l'autre et réfléchit jusqu'à ce que son visage se crispe.

« Il pourra s'estimer heureux s'il ne lui arrive rien », dit le grand-père.

Il faut qu'il ne lui arrive rien, pensa Jenny.

De fait, le point s'arrêta et fit demi-tour. En quelques mouvements, le nageur fut à nouveau dans la zone de baignade, où il se mit à nager paisiblement la brasse comme s'il ne s'était rien passé. Un joueur de volley fit un service. L'homme sur la tour de sauvetage se tenait jambes écartées, les deux mains sur les hanches. Jenny le remercia en secret d'avoir détourné le nageur de son objectif. Celui qui s'aventurait à la nage en haute mer, elle le savait, se mettait en danger de mort. Pareil pour celui qui bravait l'interdiction de se baigner. Lorsque la boule en osier était hissée au mât de la tour de sauvetage, l'interdiction était absolue. Les regards de la plage et le coassement en provenance de la tour poursuivaient celui qui s'élançait malgré tout dans les vagues. La boule en osier étincelait du même rouge que la bouée et le maillot de bain du nageur-sauveteur. C'étaient les balises de la vie balnéaire, elles montraient jusqu'où ça allait, où ça s'arrêtait.

Quand Jenny plissait les yeux, les corps pâles et bronzés des gens nus se confondaient avec le sable clair, les ballons multicolores avec l'étoffe des serviettes, les motifs des maillots de bain et le blanc de l'écume avec

le bleu de la mer. Seules les taches rouges étincelantes conservaient leurs contours et se transformaient en points dansants, clignotant sans faillir comme le phare de l'Oie dans la nuit.

« Je vais dans l'eau. » Elle se leva.

« Ne nage pas trop loin », lui cria le grand-père et Jenny hocha la tête sans se retourner. Elle avait appris à nager l'année précédente. À un moment, le grand-père avait tout simplement enlevé la main sous son ventre. Pendant quelques minutes encore, il avait continué à faire comme s'il la tenait. Elle avançait irrégulièrement, par à-coups, et finit par assimiler les mouvements. Les jambes comme une grenouille, les bras comme des ciseaux. Chaque poussée était suivie d'une autre. C'était comme le vélo, ça fonctionnait d'un coup. Ce succès l'étonna. C'était donc si simple. Un geste après l'autre. Mais les mouvements se dissipèrent soudainement lorsqu'elle essaya de les comprendre. Sa tête s'enfonça, les bras pagayèrent en désordre, la cadence était faussée, les mouvements embrouillés, les jambes ne savaient plus faire la grenouille, la pointe tendue des doigts de pied cherchait la sensation familière du fond.

Lorsqu'elle se tint enfin sur ses pieds, ses yeux étaient légèrement rouges et les cils collés par l'eau. Elle essaya encore et continua jusqu'à percer le mystère à jour. Il fallait simplement ne pas réfléchir. Ne pas regarder en bas, ni le pédalier, ni le mouvement circulaire des pieds qui poussent, enfoncent, puis suivent bravement les pédales, ni la chaîne qui s'enroule autour des pignons. Ni les bras en ciseaux qui chassent les masses d'eau, ne rien faire d'autre que tendre la tête vers l'avant, la maintenir au-dessus de la surface, bien

au-dessus du guidon, la détacher du corps, être son propre capitaine, penser loin : en avant toute.

Cette année, elle avait le droit d'aller seule dans l'eau. Elle pataugea jusqu'à l'extrémité du premier banc de sable, se jeta ensuite dans une vague particulièrement engageante et se mit à nager la brasse droit devant elle. De temps à autre, elle tendait ses jambes en direction du sol, vérifiait qu'elle pouvait encore l'atteindre, tournait une fois sur elle-même et cherchait le paravent fleuri du regard.

Quelques jours avant, elle avait été emportée loin par le courant. Lorsqu'elle était sortie de l'eau, elle avait eu l'impression d'avoir atterri sur une autre plage. Pas de grand-père pour l'attendre avec une serviette. Mais la façade en casiers de l'*Octobre rouge* était toujours derrière les pins. Elle parcourut la plage toute mouillée, d'abord dans un sens, puis dans l'autre, cherchant des yeux à travers ses larmes les fleurs familières, dans un océan de couleurs.

Il y avait trop de motifs de fleurs sur cette plage. Des palissades colorées autour de familles inconnues. Ce n'étaient jamais les bonnes fleurs.

Elle avait fini par aller à la tour de sauvetage. Cela lui avait fait bizarre d'escalader nue l'échelle, de se retrouver sur le petit balcon devant l'homme au maillot de bain étincelant et de raconter son histoire en pleurnichant. Elle eut le droit d'entrer dans le bungalow et de regarder la mer par la fenêtre ouverte. On l'aurait dit peinte, un tableau dans un cadre. Il lui fallut donner son nom et l'homme à la peau brune sortit en prenant le mégaphone. En attendant l'arrivée de son grand-père, elle avait fixé les gilets de sauvetage qui pendaient à d'énormes crochets en bois dans un angle, comme des animaux empaillés.

« Hé ! » Elle entendit son grand-père qui l'appelait. Elle se retourna rapidement. Il était sur la rive et lui faisait signe de venir à lui. Il avait l'air tout petit. Elle fit comme si elle ne l'avait pas vu et continua de nager. Un mouvement après l'autre. Bras et jambes ensemble. Ne pas réfléchir, pensait-elle. Droit devant. Sans s'arrêter. Cela faisait déjà un moment qu'elle ne sentait plus le sol. L'eau s'était assombrie, était devenue presque noire, et les vagues étaient si hautes que la houle éclaboussait ses cheveux. Aucun enfant ne nageait ici d'ordinaire, et les rares adultes étaient beaucoup plus loin. Une poussée après l'autre. La bouée tressautait dans le va-et-vient des vagues. De haut en bas comme si elle n'était pas attachée du tout. Semblable à un ballon emporté par le courant. Qui n'était plus du tout loin. Tout est possible. Ne pas s'arrêter. Elle entendit à nouveau le grand-père l'appeler. On aurait dit le coassement de la tour de sauvetage. Alors elle

abandonna, changea de cap et nagea lentement en direction du grand-père. Le nageur avait bien fait demi-tour, lui aussi.

Pendant qu'elle mangeait des gâteaux en peignoir avec Papi, l'homme sur la tour de sauvetage effaça un chiffre du tableau avec un chiffon vert et en écrivit un autre à l'emplacement devenu libre.

« La température de l'eau est encore montée d'un demi-degré », dit le grand-père pour mémoire.

Ensuite elle dessina des nombres sur son dos, une ardoise molle, de la peau brune comme du caramel avec des points de la couleur du chocolat. Elle répartissait ceux à deux chiffres sur toute la largeur des épaules, en sautant la ligne bossue de la colonne vertébrale. Le grand-père les devinait tous. Ce n'était pas drôle. Papi s'y connaissait décidément en chiffres. Il aimait passer ses journées à compter. Combien de bonbons contenait encore le paquet, combien de gens l'avaient salué aujourd'hui, et le soir il notait les chiffres du jour dans un cahier à carreaux. Des tas de points qu'il reliait en une courbe d'une main légèrement tremblante. À côté on trouvait les températures de l'année dernière, les morts de l'été, les noyés qu'il répartissait en deux catégories, les imprudents et les malades. Il ne s'était encore jamais passé d'année sans que personne ne meure.

Le soleil se retirait progressivement dans la pinède, ne brillait plus que par instants à travers les cimes penchées des arbres. Il allait maintenant s'acheminer vers le continent et colorer l'Achterwasser. Il n'y avait plus que deux hommes se lançant le ballon en cuir gris sur le terrain de volley, plus personne ne surveillait les châteaux de sable au bord de l'eau, des mondes de

sable s'étendaient entre les fleurs des paravents, tant il y avait soudainement de place. L'Oie scintillait au loin comme de l'or et semblait encore plus irréelle que d'habitude.

« Mamie doit déjà être en train de nous attendre », dit le grand-père et il commença à rassembler les affaires. Il se nettoya les pieds avec ses chaussettes, les passa entre chaque orteil avant d'enfiler ses sandales. Jenny et lui marchèrent en se tenant la main sur le petit chemin parmi les élymes des sables et passèrent devant des villas blanches, des parterres de fleurs rouges, la coquille de concert jaune.

Jenny les remarqua de loin. Formant un petit groupe, ils déambulaient dans leur direction, tous vêtus du même uniforme, une nuée de jumeaux. Leurs chemises blanches resplendissaient comme des voiles dans le soleil couchant, brillaient comme les dents de leurs bouches ouvertes. Le nœud sous le grand col bleu ressemblait à la boucle d'un paquet cadeau. Certains portaient un cordon tressé qui allait de la boutonnière à l'épaule, une natte d'argent. Les bandeaux noirs des bérets bouffants tournoyaient dans le vent du soir comme de petites nattes. Ils fumaient, se bousculaient en faisant des blagues incompréhensibles, passèrent presque en titubant, étranges et exubérants. Leurs visages de garçons rasés riaient.

« Ah, ces matelots », dit le grand-père en secouant la tête. Jenny se retournait sans cesse, les cherchait des yeux, et se répéta doucement sur tout le chemin du retour :

« Ma-te-lots. »